Faces extimes sur Facebook : un point de vue « personnel »

Faces of extimacy on Facebook: a 'personal' point of view

Hugues Constantin de Chanay et Laurence Rosier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/4237>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2016

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Hugues Constantin de Chanay et Laurence Rosier, « Faces extimes sur Facebook : un point de vue
« personnel » », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 66 | 2016, mis en ligne le 09 décembre 2016,
consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/4237>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

Faces extimes sur Facebook : un point de vue « personnel »

Faces of extimacy on Facebook: a 'personal' point of view

Hugues Constantin de Chanay et Laurence Rosier

Internet a profondément changé avec l'arrivée de milieux sociaux beaucoup plus divers, beaucoup plus populaires, juvéniles, etc. Or, beaucoup d'analyses, conservatrices ou progressistes, ne voient dans cette transformation de la morphologie sociale de l'internet que des individus colonisés par le marché, soumis à des logiques de désubjectivation, narcissiques, calculateurs, vulgaires... (D. Cardon)¹

Introduction : de l'extimité à l'expression de la personne

- ¹ Il y a presque quarante ans – avant internet et les réseaux sociaux – on pouvait lire l'évolution des sociétés contemporaines comme une disparition progressive du lien social du fait de l'importance accrue prise en quelques siècles par le « moi » : tournant décisif du romantisme qui met l'individu à la source des sensations et du sens, psychanalyse, économie et valeurs bourgeoises qui font progressivement de la vie publique un espace de réalisation purement matériel qui cesse d'être un espace d'accomplissement, lequel se réfugie dans le privé. Telle est par exemple l'orientation d'un ouvrage de R. Sennett, *Les tyrannies de l'intimité* (1979). Selon son analyse les sociétés contemporaines sont en quelque sorte malades du repli de leurs membres sur l'espace privé, sur l'intimité, sur leur moi dont les névroses tournent à vide. Conséquence sur les émotions : elles sont refoulées et tournées vers soi, d'où même le surgissement de ces névroses et *in fine* et entre autres celle de la psychanalyse (cette

causalité expéditive pourrait paraître simpliste mais c'est selon Sennett une tendance collective qui ne détermine pas à elle seule les cas particuliers).

- 2 On peut se demander si cette lancée appelée à gros traits ne serait actuellement en phase de volte-face ou même interrompue. En effet l'apparition et surtout le succès des réseaux sociaux il y a déjà plusieurs années amènent tout naturellement à chercher si leur faveur résulte d'un pas supplémentaire dans cette direction du moi horizon unique du sujet (les réseaux seraient essentiellement « narcissiques ») ou si, au contraire, ils représentent une échappée dans cette dérive et plus généralement seraient l'indice de la construction d'un nouveau type de lien social — et donc d'une nouvelle manière, pour les sujets, *d'être des sujets*. C'est cette question que nous entendons aborder, par le petit bout de la lorgnette, en nous penchant sur les représentations de l'identité sur le réseau social Facebook (désormais FB) et, *via* ces représentations, sur les émotions liées à ces identités discursivement contruites ou contradictoires avec elles.
- 3 Ces représentations, nous les abordons en linguistes et plus généralement en sémiologues et en médiologues : elles sont avant tout des faits de discours et, comme c'est le cas dans toutes les relations sociales, ce sont les discours au sens large (comportements compris) qui permettent aux sujets de médiatiser des représentations, et en l'occurrence — c'est ce que nous allons étudier — des représentations d'eux-mêmes. Pour désigner ces représentations qui circulent, on utilise généralement la notion d'« extime », sorte d'oxymoron réunissant en un seul mot les notions d'intimité et d'extériorisation. Elle sera au cœur de notre étude. Elle recoupe aussi la double dimension des émotions, qui sont ressenties personnellement (pôle intime) mais conditionnent la relation à autrui quand elles ne sont pas provoquées par elle (pôle extérieur). Elles sont donc à ce titre intrinsèquement « extimes ».
- 4 Introduite par Thibaudet, reprise par Lacan et élaborée par Tisseron dans un cadre psychologique et social pour désigner le désir, nécessaire à la construction psychique, de rendre visibles certains aspects de soi, la notion d'*extime* peut en effet servir d'entrée à une interrogation sur les identités construites par et sur la toile ; cette notion est désormais appliquée pour désigner les paradoxes de l'intimité à l'heure où de nouvelles formes de médiatisation (télé réalité, blogues ou « cybercarnets », réseaux sociaux, tchats, ...) lui offrent une exposition qui déborde la traditionnelle « sphère personnelle » (Hall) et *a fortiori* la « sphère intime ». Un certain nombre d'oppositions sont réorganisées par les nouvelles formes de circulation d'information qui en découlent (que dit-on quand, à qui et comment ?), les partages — c'est-à-dire à la fois le départage et la mise à disposition — n'étant peut-être pas les mêmes dans ces nouveaux médias que dans les médias traditionnels entre personnel et impersonnel, formel et informel, privé et public, intime et non-intime — d'où l'utilité, sous réserve de reclassement, de la notion intermédiaire d'« extime ». Celle-ci désigne-t-elle un statut paradoxal de l'intime, voué dès lors à se réaligner sur l'un ou l'autre de ses deux pôles d'attraction (privé / public), ou s'agit-il d'une nouvelle et troisième forme de distance à soi ?
- 5 Les réseaux sociaux représentent donc une formidable occasion pour observer des faits discursifs dans une configuration matérielle contraignante, polysémiotique et interactive.
- 6 Après avoir passé en revue le dispositif médiologique du réseau social FB en ce qui concerne l'identité en milieu numérique, nous focaliserons notre attention sur l'expression linguistique renouvelée de la personne permise par ce cadre

communicationnel numérique. Pour favoriser une approche polysémiotique, indispensable à l'étude des corpus numériques saisis dans leur matérialité, nous avons choisi de reproduire des captures d'écran. Ce faisant la question de l'identité numérique se déplace vers celle de l'identification et de la protection des données montrées sur les réseaux sociaux. Nous sommes en effet sur un « Web de personnes » (Cardon 2013) et sur la construction de l'image sociale des internautes. À la suite d'autres en effet, nous considérons que FB est un espace (semi)-public, ce qui autorise une certaine extraction et publicité des données qu'on y trouve. Néanmoins, cette position n'étant pas partagée par la majorité des réseuteurs/euses, nous avons choisi de ne reproduire que des captures d'écran de nos propres interventions et celles de réseuteur/euses consentant/e/s. Le second écueil qu'on pourrait mettre en avant est celui que Cardon (2010), reprenant Bourdieu, nomme l'ethnocentrisme de classe : que décrit-on comme espace sociolinguistique ? Quelle en est la validité scientifique ? En partant du dispositif médiologique et des régimes discursifs qu'il permet, nous pensons que notre description relève d'une possible systématisation, certes socioculturellement et sociolinguistiquement marquée (par exemple l'alternance du vouvoiement/tutoiement, les registres employés), et non d'un amoncellement hasardeux de pratiques éparses. Reprenons la citation en exergue de Dominique Cardon sur ce point sociolinguistique :

Internet a profondément changé avec l'arrivée de milieux sociaux beaucoup plus divers, beaucoup plus populaires, juvéniles, etc. Or, beaucoup d'analyses, conservatrices ou progressistes, ne voient dans cette transformation de la morphologie sociale de l'internet que des individus colonisés par le marché, soumis à des logiques de desubjectivation, narcissiques, calculateurs, vulgaires...
(D. Cardon, *op.cit*)

- 7 De manière générale on peut considérer nos corpus comme émanant de lectures soutenus, littéraires ou techniques, « non juvéniles », ce qui se marque du point de vue orthographique (peu d'« écriture SMS » et de smileys), lexical (mots rares et spécialisés comme « scrutigère » ou « ethnotype », archaïques comme « marri », etc.), syntaxique (reprises pronominales complexes, relatifs rares — comme « dont » —, temps peu usités, etc.), socio-pragmatique (normes de politesse par exemple, notamment dans l'évitement de comportements trop directement désobligeants comme l'insulte), dialogique (citations, références). Mais d'un autre côté, d'une part le dispositif médiologique de FB est le même pour toutes les pratiques discursives qui peuvent s'y croiser et il est indépendant de l'ancrage socio-discursif des corpus analysés, qui s'y adaptent sans possibilité de le moduler ; et d'autre part il y a des normes observées par tout le monde quelles que soient la ou les sphères sociales de rattachement, soit reflets de réquisits civilisationnels généraux (par exemple le système des salutations, des excuses, des compliments, etc.) soit reflets de nouvelles codifications attenantes à internet et communes à tous les réseaux sociaux (par exemple la règle de « politnet » qui commande de ne pas parler en majuscules — comme on recommande généralement de ne pas parler en criant). Pour ces deux raisons générales notre étude garde une portée générale en dépit de l'indéniable singularité de ses corpus.

1. Le préalable émotionnel du dispositif médiologique : de l'identité numérique à la délocutivité

- 8 FB relève d'une médiasphère au sens médiologique : en effet le réseau instaure un rapport à l'espace (proximité virtuelle) et au temps (communication et transmission). Cependant il ne se caractérise pas par un média dominant, comme c'est le cas dans la définition classique de la médiologie qui envisage chaque dispositif technique comme caractéristique d'un temps historique, mais par la combinaison de la logosphère, la graphosphère et la vidéosphère qui selon les dispositifs techniques offerts par le réseau se superposent ou se combinent (commentaires, tchats, mails, Skype...).
- 9 Ces combinaisons offrent donc des manières polysémiotiques de communication et de construction d'une identité numérique par la parole, l'image, l'écriture.
- 10 La dimension historique de l'approche médiologique pousse à traiter de l'identité numérique en termes de *traces*, comme chez Louise Merzeau (2013, 2014a, 2014b) par exemple (à propos de l'identité numérique du chercheur) :
« L'identité numérique de chacun se construit activement, au fil des publications de recherche, des mises en ligne de cours, des réseaux sociaux, des blogs et des plateformes de partage. Elle s'enrichit également des traces laissées sur les sites visités et les moteurs de recherche. Face à ce constat, l'internaute oscille entre crainte de se dévoiler et désir de façonner cette exposition de soi »
(Merzeau 2014b).
- 11 En analyse du discours cette identité numérique peut aussi être traitée en termes d'*ethos* (Meunier et Rosier 2012, Rosier à paraître) dont on sait qu'avec le logos il implique un troisième pôle, le *pathos*. Par ce biais l'identité construite est *ipso facto* reliée aux émotions de soi-même et des autres.
- 12 Ses différentes composantes médiasphériques concourent à l'identité numérique considérée par Cardon (*op.cit*) comme « une distorsion entre le réel et le virtuel », que le sociologue identifie comme une tension entre :
 - l'extériorisation de soi par les données saisies par l'utilisateur et par ses actes de production, durable (ce que nous avons appelé biographèmes Rosier 2014a)
 - la simulation de soi dans la vie réelle ou projective, plus éphémère, plus instable.
- 13 En tant qu'analystes de discours, c'est par le biais des marqueurs linguistiques de la personne que nous décrirons certains mécanismes de l'identité numérique afin de montrer comment cette extériorisation va de pair avec un usage extime de la personne utilisée dans sa double nature *interlocutive* et *délocutive* (dans un article précédent Rosier (à paraître) a utilisé le terme « métadiscursif » en prenant le point de vue de l'instance FB qui « commente » les actes des réseauteurs en les mentionnant. Dans le cadre d'une analyse de la personne elle-même le terme *délocutif* s'applique *stricto sensu*).
- 14 Or la troisième personne permet sur Facebook de s'arranger à un principe de politesse par ailleurs bien peu respecté² : *on ne parle pas trop de soi*. Ce n'est pas pour autant d'une vraie délocutivité qu'il s'agit. Chez Guillaume on trouve des définitions de la délocutivité appliquée à la personne linguistique ou plutôt à celle dont on parle, sans plus, et en principe³ le référent délocuté est un tiers⁴. Mais il existe aussi dans le discours un phénomène d'interlocution où les formes sont à la troisième personne, en une pseudo-délocution. Ce phénomène est aussi connu de la rhétorique sous le nom d'*énallage de personne* (notamment Kerbrat-Orecchioni 1980, Molinié et Aquin 1999 ; voir

aussi les *masques de la personne*, Perea 2003). Si l'on est parlé par FB, il est alors permis de « parler de soi » ...par la médiation d'un autre.

- 15 Les marqueurs personnels peuvent être listés de la façon qui suit indépendamment du site d'énonciation (que l'on parle de soi-même, de l'interlocuteur ou d'autrui) : il s'agit de distinguer avant toute autre chose la configuration matérielle du réseau elle-même, sur laquelle nous revenons ci-après, en ce qui concerne la mention et l'usage des noms et de la récursivité des actes. Tout d'abord, l'identité sociale peut se décliner soit avec le nom du locuteur soit avec un nom numérique : noms modifiés, pseudonyme, avatar. Le nom propre en mention relève de la catégorie de la troisième personne, contrairement au nom propre en usage interlocutif. Or du fait de la double destination toute adresse à l'interlocuteur faite avec l'aide du nom propre possède un versant mention destiné à la cantonade, d'où une part de désignation délocutive qui identifie socialement le membre du réseau non seulement auprès de la communauté dont il est membre mais plus largement dans l'ensemble de FB (répertorié comme tel par les moteurs de recherche qui mentionneront que l'être correspondant au NP « X » est sur FB). Par exemple :

Hugues de Chanay | Facebook
<https://fr-fr.facebook.com/hugues.dechanay> ▼
 Inscrivez-vous sur Facebook pour communiquer avec **Hugues de Chanay** et d'autres personnes que vous pouvez connaître. Facebook offre à chacun le pouvoir ...

- 16 C'est ce nom qui apparaît dans les fenêtres adjacentes de la page principale FB et qui est identifié par ses actions sur le réseau (il s'agit de ce que F. Georges (2008) appelle l'« identité agissante »).
- 17 L'identité construite est bien entendu plu large que le nom propre. L'ensemble des paramètres personnels qui y collaborent sont :
- la nomination délocutive (le nom propre/le pseudo) ;
 - la nomination interlocutive (l'expression personnelle *je /tu*) ;
 - l'interpellation (tag du nom propre) ;
 - les selfies / autoportraits / portraits ;
 - les mentions de l'identité socialisée : « en couple avec X » / « en couple avec vous » (peut-on assimiler cette mention à une interpellation ? la question reste ouverte).
- 18 Nous allons maintenant à partir de ce dispositif proposer une approche sémiolinguistique sous l'angle de la proximité ou de la distance à soi et aux autres, en articulant la dimension médiologique à la dimension linguistique. Reprenons donc d'abord la structure générale du réseau avant d'aborder la structure *manifestée*.

1.1. Structure générale du réseau

- 19 Le réseau social FB permet des communications dites « distancielles », principalement par voie écrite (linguistique ou non : smileys, photos) dans des publications proches du monologue destiné à la cantonade⁵ ou dans des tchats dialogués aux interlocuteurs définis, plus accessoirement en visio-conférence en liaison avec Skype (relevant du « face à face distanciel », Develotte *et al.* 2011). Quelle que soit la pratique le principe général est celui de tous les réseaux sociaux : des internautes spatialement isolés partagent un espace de communication. Cette structure générale permet d'être enfermé chez soi sans se sevrer de la relation avec des personnes connues — ni, par ricochet (connaissances de connaissances), inconnues et dont on se fait connaître. L'objectif public de l'affichage identitaire est ainsi logé au cœur même de l'espace privé

et la représentation de soi, contrôlée ou non, accompagne inévitablement toute manifestation communicative sur FB.

- 20 Le « canal », c'est-à-dire le récepteur sensoriel principalement mobilisé au décodage, est principalement visuel et accessoirement auditif (pas seulement lorsque FB est relayé par un dispositif de type Skype, mais aussi avec les petits signaux sonores annonçant l'arrivée d'un message privé ou d'une nouvelle notification). Son caractère principalement visuel place définitivement les communications facebookiennes en dehors des communications parlées : qu'il s'agisse d'images ou de texte, l'affichage se fait *via* un transcodage spatial fixe⁶. La situation de communication est donc typiquement celle de l'écrit visuel différé, pas du tout celle de l'oral (audio ou audiovisuel en interaction directe). On trouve de ce fait une grande fréquence de phénomènes typologiquement très particuliers, comme le DERE (« discours écrit rapporté à l'écrit », cousin du DERO décrit par Coco Norén (2004), « discours écrit rapporté à l'oral », *id est* lu). C'est à l'évidence le copier-coller qui favorise ce type de DR, avec pour double conséquence d'imposer et de banaliser l'exactitude et le référencement — *en terre extime, nous ne sommes pas seuls*.
- 21 Du point de vue du canal comme du médium (l'objet qui permet la saisie perceptive des messages, ici l'écran d'ordinateur), tout sur FB relève donc de l'écrit. Du point de vue du genre en revanche, ce qui s'y rencontre évoque des types de discours qu'on aurait facilement réservés à l'oral (doublement à tort, l'oral pouvant être de son côté bien autre chose), mais qui à l'évidence prolifèrent dans l'écrit, ce qu'on peut imputer à l'effet des nouvelles technologies de communication qui permettent à ces réseaux de fonctionner. Ne sont pas impliqués ici les dispositifs permettant le « face à face distanciel » (Develotte *et al.* 2011) qui caractérise les « conversations en ligne », même si marginalement FB permet de « skyper ». Il s'agit plutôt de technologies caractéristiques permettant, à l'opposé, l'isolement connecté (le « non face à face vécu comme non distanciel »). Distanciel peut être pris en deux sens. Les conversations en ligne résorbent la distance spatiale mais Develotte *et al.* montrent qu'elles affrontent de micro-décalages temporels qui les distinguent radicalement des interactions présentes. À l'opposé dans les échanges FB la distance spatiale est un fait mais le temps est en partie simultané ; X est connecté en même temps que moi, ce que marque un point vert dans la fenêtre de tchat :

- 22 Par contre il ne lit un message qu'après son envoi et n'a pas accès à la phase d'élaboration. La simultanéité dans la connexion crée un fort sentiment de relation trans-spatiale, à peine écorné par le caractère irréductiblement différé des échanges. Cette relation trans-spatiale permet aux usagers, dans le même temps qu'ils sont dupes, un espoir social immédiat et inséparablement une cible émotive. Le point vert peut être comparé à la présence d'un pseudo dans les listes de connectés en ligne des protocolls du minitel, et bien sûr à celles des actuels serveurs de rencontre, en particulier sexuelle : ce en quoi on peut penser que la possibilité d'échange offerte par FB connote (dialogiquement) le désir du corps dérobé d'autrui et sa disponibilité promise sous le pseudo connecté. Cette oralité fantasmée concentre toutes les tensions des présences sur réseau social, affichées à la fois comme distanciées et comme intimes.
- 23 Les interlocuteurs « réels » sont donc à distance les uns des autres, isolés devant leurs claviers et en principe invisibles, mais visiblement « co-connectés ». Les partenaires apparents se révèlent dans le discours qui se manifeste sur le réseau sous forme d'icônes, de noms propres authentiques ou de ceux d'avatars, en adresse ou en mention (et parfois les deux quand il s'agit de liens hypertexte proposés automatiquement par le réseau pour tout « contact » reconnu) de pronoms interlocutifs ou délocutifs.
- 24 Outre assurer aux participant/e/s une manifestation réciproque, l'interface du réseau assure aussi la manifestation de tout le reste : le monde hors du réseau, le réseau lui-même, les propos échangés. En somme le monde entier s'y transforme en un discours qui se vit comme existence.

1.2. Structure manifestée

- 25 On s'inspirera librement du célèbre schéma de la communication proposé par Jakobson, révisé par Kerbrat-Orecchioni (2009), canal excepté que nous venons de traiter ci-dessus :
- les observables, *i. e.* les manifestations discursives empiriquement fournies par l'interface, sont des « messages », c'est-à-dire des fragments de discours adressés, qu'ils soient adressés par l'utilisateur de FB à un interlocuteur (interactions représentées), ou par le réseau lui-même à l'utilisateur (consignes). Ces observables donnent accès aux énonciateurs (pôles « émetteur » et « récepteur »), ce qui nous intéresse tout particulièrement pour les identités en jeu dans les publications « extimes ». Ces énonciateurs sont soit représentés (pronoms, termes d'adresse divers, Np) soit implicites mais requis par l'acte de langage qu'effectue le discours ;
 - ces messages utilisent des « codes » (ou plutôt font appel à des « compétences », Kerbrat-Orecchioni), de diverses langues sous forme écrite ainsi que d'images plus ou moins motivées (des photos ou des films aux smileys) ;
 - quant au « référent », il est accessible à la fois par la deixis qui implique non seulement des espaces et des temps partagés mais des situations, et par les objets, événements, idées, etc., sur lesquels porte le discours.
- 26 Un mot rapide, avant d'aborder la question centrale des instances énonciatives, sur le rôle « extime » des codes qui fournissent le matériau des messages publiés sur FB. Comme l'indique notre pluriel, il y en a plusieurs. Ce sont d'abord les langues, principalement le français en France comme n'importe quelle autre langue parlée par les usagers, mais aussi l'anglais, jusque dans les énoncés imputables à FB. Ce sont

ensuite les images, du très motivé des photos ou des vidéos insérées, faiblement codées, au beaucoup moins motivé (et corollairement beaucoup plus codé) des icônes de tchat :

- 27 Leur usage témoigne d'abord d'une compétence personnelle avec un double effet de désinvolture et de « plastronnage éthique », comme par l'usage de mots savants réservés à une communauté qui définit sa virtuosité communicative. Il permet aussi la participation à une action collective, comme l'invasion récente du mur de Christine Boutin par le smiley « poop » (il s'agit d'une suite de caractères qui se transforme en icône d'étron). On peut poser comme principe que le degré de partage préalable des codes est proportionnel à l'affichage d'une intégration à une communauté de discours et inversement proportionnel à l'idiosyncrasie discursive – ce qui revient à dire, c'est notre leitmotiv, que ce n'est pas l'intimité qui s'exprime dans les émoticônes ou dans les images cultes. FB n'échappe pas au dialogisme général de la parole, il en multiplie plutôt les résonances en diversifiant les codes à disposition.
- 28 Le rapprochement entre usage d'expressions stéréotypées – linguistiques ou non – et théâtralité des rôles sociaux a été de longue date repéré dans le champ sociologique. Sennett (*op. cit.*) relie les pathologies du « moi » directement issues de l'hypertrophie de l'« intimité » aux XIX^e et XX^e siècles au recul corrélatif de la possibilité d'investir l'espace public. « L'énergie gaspillée dans l'auto-absorption est celle du jeu théâtral : celui-ci exige un public d'inconnus pour se dérouler, mais il est dépourvu de sens, voire même destructeur, parmi des intimes. "Jouer" les manières, les conventions, les gestes rituels – telle est l'essence des relations publiques. C'est à partir de là qu'elles acquièrent leur signification émotionnelle. Selon Sennett, plus les conditions sociales affaiblissent le forum public, plus les gens sont inhibés quand il s'agit d'exercer leur activité théâtrale. Les membres d'un groupe intime deviennent des acteurs privés d'art » (*op. cit.* : 34-35). Diagnostic qui date de bien avant les réseaux sociaux (et de bien avant l'extimité, la télé réalité, etc.). Mais si l'on suit la thèse de Sennett, l'individu presque privé d'expression publique étouffe dans l'intimité dilatée et close. Les réseaux

sociaux restaurent en partie la possibilité d'entrer en relation avec des inconnus, autrement dit le forum.

- 29 Qu'en ressort-il ? Ceci : FB ne serait pas essentiellement un espace privé offrant à l'intimité tous les dévoiements de l'affichage (ce qu'on répudie sous le nom d'extime, qui serait un extime destructeur) mais un nouvel espace public où l'on peut s'exercer de nouveau à l'indispensable jeu des rôles sociaux devenu difficile ailleurs (ce qui serait un extime constructeur : les émotions y seraient conçues comme fondamentalement sociales plutôt que physiologiques et irréductiblement individuelles). C'est la question de fond : avons-nous affaire à des personnes qui s'auto-détruisent par trop de proximité, ou à des personnes qui se construisent par relations distantes retrouvées ? Les conditions de communication des réseaux sociaux, sans interdire les épanchements personnels « extimes », font plutôt pencher pour la seconde solution.
- 30 Dans ces deux hypothèses opposées Facebook est insaisissable du fait de sa transparence. Le réseau n'affiche pas de relation entre l'utilisateur et lui-même, au contraire de celles qu'il détermine en se faisant le généreux médiateur qui permet d'aimer visiblement des contenus, de commenter des propos, de partager ce qu'on apprécie, de proposer un discours. Dans ces deux hypothèses, les seules pour celui qui se sert de FB (mais pas pour celui qui le refuse), l'utilisateur est d'emblée placé dans un espace communicatif que FB instaure et auquel il se soustrait. Les propos, opinions, émotions d'un utilisateur ne peuvent être dirigés que vers autrui. Sur le pôle autocentré c'est une méditation affichée (en ce sens si l'intime s'y perd dans l'extérieur ce n'est pas, on s'en doute, parce que l'extérieur s'empare de lui, mais simplement parce qu'on lui offre la possibilité de se rendre disponible à la saisie anonyme). Tel est le principe de l'affichage, que celui-ci soit conscient ou non. Et c'est pourquoi certaines attitudes possibles sont évincées d'avance de l'affichage. C'est notamment le cas de la défiance vis-à-vis de FB (défiance paradoxale chez qui l'utilise malgré tout) qui fait voir en lui d'abord une multinationale manipulatrice addictive où le déplacement de la frontière entre intimité et expression n'est pas tant une affaire de changement social (le regard d'autrui devenant possible sur les existences personnelles violées) qu'une affaire économique jouant sur des pulsions narcissiques ou mégalomanes et prenant l'individu au filet des stratégies marketing qui le dépassent. Tout cela, qui implique une mise à distance du dispositif de mise en scène de soi, n'est ni affichable ni partageable. Opinions et émotions dissidentes restent dans la sphère personnelle, inconnus de tous.

2. Source officielle et cible des émotions : les pôles énonciatifs en présence

- 31 Il s'agira de ce qui est défini par le cadre de communication déterminé par la configuration du réseau.

2.1 Double destination

- 32 FB étant un « réseau social » à usage individuel, ce qui surplombe ce cadre c'est, à l'instar de toute communication et de toute performance médiatiques, la *double destination* des messages postés par les usagers : l'intérêt de FB, comme de Twitter par exemple, c'est la cantonade. C'est volontairement qu'on ne parle pas de « double

adresse » (Siess et Valency 2004) afin de réserver le terme d'« adresse » aux comportements *conatifs* (Jakobson) par lesquels le destinataire est susceptible d'apparaître à la surface du message, sous forme par exemple de pronom. Or, dans la plupart des cas rangés habituellement dans la catégorie « double adresse », ce n'est pas le cas – par exemple dans un film classique les personnages ignorent la présence de la caméra – et les dérogations sont exceptionnelles et rhétoriques (métalepses au sens de Genette 2004). Ils sont destinataires mais pas « adressés ». Le cas de FB n'est pas tout à fait aussi tranché, parce que la cantonade peut parfois être « adressée » sous des formes telles que « vous tou-te-s » ou « est-ce que quelqu'un sait si... ? » qui peuvent aussi bien désigner le cercle plus ou moins élargi des proches que la totalité de la communauté facebookienne. Mais jamais l'adresse n'est vraiment double : dans les messages où l'interlocuteur est le destinataire officiel (adressé par « tu »), les témoins sont bien présents mais pas adressés ni « adressables ». Ils n'en sont pas moins destinataires surplombants. La double destination (et non la double adresse) est donc constitutive de FB comme communication publique, parce qu'en dehors des messages privés toute énonciation s'y fait, par définition, en public⁷.

2.2. Chaîne d'énonciateurs

- 33 La double destination a pour corrélat, côté énonciateur, une sorte de double énonciation en tant que toutes les actions de communication individuelles sont relayées par le réseau qui les « publie » et les effectue implicitement. Le pôle « émetteur », entité homogène dans le schéma canonique de Jakobson, est aussi éclaté que le pôle « récepteur ». Il est structuré en cascade en un système de relais : typiquement, quand un individu X veut dire quelque chose à un autre individu Y, il passe par le médium FB et lui demande plus ou moins explicitement de dire à Y ce qu'il veut lui dire.
- 34 Le tenant du profil se manifeste dans les affichages durables associés à sa page, de manière plus éphémère dans les « statuts », énoncés qu'il tient en son nom et qui sont visibles soit par tous, soit par ses contacts seulement, soit par une partie de ses contacts selon le paramétrage qu'il fait de la « confidentialité » de ses énoncés. L'opération de production de tels énoncés s'appelle « publier », c'est-à-dire que la sphère des destinataires, en dépit de sa sélectivité, est officiellement considérée comme *publique*.
- 35 Dans le cas où il y a un paramétrage sélectif, la jurisprudence tend parfois au contraire à considérer les posts comme privés. Mais les appellations en vigueur sur le support – ainsi, il faut bien le dire, que la « confidentialité »⁸ effective quand un contenu est posté sur un réseau social – tendent à faire penser qu'ils sont vécus réellement comme *publics*. Quand leur teneur est personnelle, cette exposition intrinsèque, si sélective soit-elle, définit la sphère de l'extime.
- 36 À l'intérieur de la chaîne d'énonciateurs, seul le tenant du profil connaît des réalisations déictiques pronominales, jamais le relais FB. C'est toujours le ou les usager(s) que ciblent les pronoms *je, nous, la/le(s) mien(ne)(s), le(s) nôtre(s)* et les adjectifs *mon, ma, mes, nos, notre*. En revanche tous les pôles peuvent être implicites : tout contenu posté l'est sur un mode de discours rapporté supposant une structure profonde performative, c'est-à-dire un *je dis que* ou un *je montre que* non exprimés (et même *j'ai demandé à FB de dire que je dis / montre que*), le premier pour les énoncés linguistiques, le second pour les images.

- 37 Quand elle a lieu, c'est-à-dire presque toujours, l'implication linguistique de l'énonciateur source est d'autant plus manifeste que les énoncés sont toujours placés à côté de l'icône et du nom propre identifiant leur source. Aucun énoncé quel qu'il soit, image ou texte, si stéréotypé et si *a priori* « partagé » soit-il avant même tout partage *in situ*, n'est jamais baladeur, mais il est toujours présent sur le réseau comme la manifestation discursive d'une personne.

- 38 Dans l'exemple ci-dessus on a, pour l'énoncé linguistique « premier matin de septembre » qui ne comporte aucun pronom, une structure sous-jacente où le tenant d'un profil (HC) s'associe sur le mode implicite *je dis ceci* à un énoncé publié à la cantonade par l'émetteur relais FB ; pour l'image une structure identique à ceci près que FB relaie et manifeste l'objet d'un *je montre ceci* ; avec dans les deux cas une double destination répondant à la double énonciation – ici particulière puisque l'énoncé se construit comme un soliloque public présentant aux yeux de tous un constat pour soi-même. Mais pour les énoncés linguistiques en bleu sous l'image, la structure est bien différente, ces messages restant cantonnés dans la sphère privée, simples négociations d'interface entre le réseau FB (implicite) et l'utilisateur (implicite lui aussi à l'exception du pronom *je* dans lequel il lui est proposé de s'investir : « j'aime »). Si l'on songe que ces énoncés en bleu ont pour seul but de permettre la publication d'énoncés des deux premiers types, on en conclut que la surface du réseau social est tout entière dans des communications attribuables aux usagers pour lesquelles FB est le « grand citateur » effacé, celui qui donne la parole et l'image à une série indéfinie d'interlocuteurs autorisés à faire leur publicité, proposer leurs jeux, etc.
- 39 Si l'on en reste aux énoncés imputables à l'utilisateur, FB est tout au plus témoin, parfois contrôleur quand il s'agit de surveiller la bienséance des échanges. Mais dans les énoncés à lui imputables et adressés à l'utilisateur singulier il joue en tant qu'intermédiaire, pour les énoncés directifs (« Publier ») ou pour certaines requêtes implicites (*Voulez-vous publier que vous aimez sous forme « j'aime » ou « X et vous aimez*

ceci » ?), un rôle de factotum, accomplissant les tâches qu'il a proposé expressément ou non à l'utilisateur de lui ordonner de faire pour lui (publier un énoncé ou manifester qu'on aime quelque chose. Dans l'exemple suivant :

- 40 ce qu'on reconstitue est « FB dit à l'utilisateur que VD et EC ont demandé à FB de dire qu'elles aiment qu'il ait aimé (c'est-à-dire ait demandé à FB de dire qu'il aimait) Quand les opposants... ».
- 41 Autrement dit on demande à FB de dire qu'on a fait ce qu'en réalité on lui a fait faire. La structure est ici celle du classique *Caesar fecit pontem* qui demande de comprendre *César fit faire un pont* et non *César fit un pont*. Voyons cela à l'œuvre de plus près dans des énoncés exemplaires de type DR.

2.3 Deux types de DR

- 42 La structure énonciative particulière de double destination et d'énonciation relayée rend tous les phénomènes d'expression complexes, ce qui apparaît dans les moindres publications, notamment quand un usager – et c'est là une de ses fréquentes manifestations sur FB – se fait lui-même le relais d'un contenu déjà public auquel il s'associe et dont il perçoit les bénéfices éthiques. En surface c'est l'utilisateur qui parle, et en profondeur c'est la médiation qui agit en silence sans affleurer à la surface de l'énoncé. Soit l'exemple :

- 43 Il y a ici en minorité des énoncés directs dont FB est l'énonciateur implicite, avec pour les uns comme destinataire collectif la cantonade (« Hugues de Chanay a partagé un lien. Il y a environ une minute »), pour les autres comme destinataire individuel l'utilisateur (« J'aime - Commenter - Promouvoir - Partager »). Et en majorité, des énoncés avec enchâssement énonciatif, le partage étant un mode de citation. Il y a deux types de DR. L'un, classique, est celui des énoncés d'Alex Beaupain relayés par le journal *Libération* (*Libération dit que Alex Beaupain dit que...*) ; l'autre, moins classique, est performé par la structure médiologique du réseau et est en somme une condition transcendante de toute communication via ce médium : c'est celui qui permet à l'utilisateur de faire un jeu syntaxique entre il (« va essayer ») par lequel il se coule dans une structure de type *FB dit que HC...* et je (« je viens [de] l'entendre ») dont la structure sous-jacente est de type *FB permet à HC de dire « je fais ceci »*. La structure globale est récursive : *FB dit que HC dit que Libération dit qu'Alex Beaupain dit que P*. En surface il y a deux types de DR : l'un apparent avec noms propres (« Alex Beaupain ») et marques énonciatives (verbes de parole ou en l'occurrence guillemets), l'autre inapparent mais co-extensif à tous les énoncés publiés par les usagers du réseau (*FB dit ou montre qu'Hugues de Chanay dit que Libé, qu'Alex Beaupain, disent que ...*).
- 44 À la différence des étagements d'énonciateurs des structures de discours rapporté des interactions orales ou des textes hors réseau, l'énonciateur intermédiaire n'est pas sous contrôle de l'énonciateur source (on soupçonne plutôt l'inverse). En outre il délivre l'expression sur le mode pratique, alors que l'énonciateur source la conçoit sur le mode sémiotique, et que les destinataires la reçoivent également sur ce mode. Cette coupure fondamentale entre pratique et sémiotique, associée à leur nécessaire couplage, est instaurée par le dispositif médiologique. Informant les représentations des identités la coupure et l'association pratique / sémiotique informent nécessairement aussi les émotions. Et le dispositif médiologique, en reliant dans la pratique communicative quotidienne l'être à sa représentation, fait non seulement du discours même mais de la possibilité du discours le creuset de l'apparition et de l'orientation d'émotions qui pourront y être affichées. Mais entre les deux, pratique et sémiotique, il y a une dissymétrie tout aussi fondamentale que la coupure : en amont (dans le message projeté) et en aval (dans le message avéré), l'explicite est possible, on peut même penser qu'il est l'objectif principal ; mais entre l'amont et l'aval, le pratique (celui du factotum FB) est toujours dissimulé, hors du dire, jamais explicitable.
- 45 Ce pratique n'est pas facultatif. Pour invisible qu'il soit, il envahit toute performance sémitoïque FB, toute identité affichée, et peut-être même tout vécu.
- 46 Avant tout acte de discours ou en situation d'encodage, FB est toujours là pour l'utilisateur à titre de destinataire médian ; et après tout acte de discours ou en situation de décodage (et en posture d'analyse de discours), FB est là également, cette fois à titre d'énonciateur relais. Le « sujet locuteur » ne peut se manifester soi seul, mais toujours parce qu'il est globalement accompagné, soutenu, exprimé, par cette instance collective qu'il partage avec les autres — tout comme on partage un espace public et un espace de parole. Il est donc encore une fois « parlé ».

3. Sens des pronoms et émotions de l'usager-énonciateur

- 47 Passons à présent au versant directement observable, dans les messages eux-mêmes, d'expressions identitaires. On se focalisera ici sur les pronoms (à l'exclusion des autres représentants personnels, des icônes, mais aussi des alliances et des citations qui seraient également pertinentes du point de vue de l'expression identitaire et de l'« extimation » de contenus intimes). On envisagera successivement les perspectives locutives (*je*), interlocutive (*tu*) et délocutive (*il*).

3.1 Je (et nous)

- 48 Si l'on reprend le trio d'énonciateurs FB / usagers / contacts, une remarque s'impose : *je*, ce n'est jamais FB. Dans les messages dont il peut être tenu pour responsable, il ne se dit pas, il se « montre » (au sens de Wittgenstein⁹). Sous quelle facette ? La seule occurrence de signe mentionnant l'identité de l'émetteur, où on pourrait alors dire qu'il se « dit », est celle de la barre FB lisible en haut de chaque page comme la signature du réseau :

Le nom propre FB présent par synecdoque dans le « f » iconisé n'accompagne aucun message particulier mais fait office de pancarte de signalisation identifiant le territoire d'expression comme étant celui de ce réseau. FB n'est alors ni plus ni moins qu'une condition transcendante : un *a priori* nécessaire à la manifestation des phénomènes¹⁰, toujours incorporé à eux, non détachable. Dans tous les cas que le « f », et d'ailleurs déjà sous-jacent à l'apparition de ce « f », FB n'est que « montré » (ou si l'on veut, manifeste mais non manifesté), par exemple en tant que centre de référence pour le déictique « vous » sous lequel est appelé à se sentir visé l'utilisateur du réseau à ce moment-là, *alias* en principe le tenant du profil, qui dans ses propres messages apparaîtra sous « je » :

- 49 FB est le responsable toujours implicite des actes de langage sous sa juridiction, offres (particulières comme l'« exprimez-vous » ci-dessus, ou générales comme « partager », « commenter », « publier »). Il est le centre de convergence déictique pour les pronoms et corrélativement pour l'espace et le temps. L'espace partagé est celui de l'écran (énoncés de type « voir mon post plus haut »). Le temps partagé est celui du moment d'apparition du contenu sur l'interface du réseau, vécu comme moment de l'énonciation (chaque contenu est ainsi daté d'« il y a trois minutes », « il y a douze heures », « jeudi », et au-delà de la semaine on passe à l'usage des dates, « 12 novembre 2013 »). En somme, FB transparaît indirectement dans la deixis, mais n'est jamais pronominalisé, de sorte que son rôle essentiel de relais reste éclipsé et que les usagers peuvent se croire en communication directe.

- 50 Le tenant du profil et ses contacts peuvent en revanche fournir leur référence aux pronoms de 1^{re} personne, selon l'icône qui chapeaute le message. C'est en effet l'icône le véritable indexant. On pourrait dire qu'elle joue le rôle de la présence corporelle dans les interactions orales. La différence des icônes avec la présence corporelle c'est bien évidemment que l'icône est énoncée par FB (tandis que le corps n'est pas énoncé par le monde même si son apparence répond à des codes sociaux) qui pour toutes ces occurrences est le relais communicatif partagé.
- 51 L'indexation par icône de profil est nécessaire dans le cas du tenant du profil tout comme elle l'est pour ses contacts : par défaut les énoncés non indexés sont attribués à FB seul. Le cas est le même sur sa propre page et sur celle d'un contact où les énoncés non indexés sont quasiment les mêmes mais s'interprètent différemment.

- 52 « Nous linguistes » : dans cet exemple le pronom de 1^{re} personne est déictiquement dépendant de l'ensemble icône plus nom propre qui désigne LR énonciatrice du contenu encadré, laquelle (et lequel énoncé) recrute HC et AA comme co-locuteurs¹¹. Le cadre communicatif de base reste dans tous les cas le même.
- 53 Mais le cadre mis en scène par FB varie, et avec lui la référence des déictiques, dont le *je* – tout se passe donc comme si FB construisait un cadre implicite analogue au monde et utilisant les différences entre tous les déictiques comme entre autant de structures communicatives différentes. Le *je* de l'énoncé « je n'aime plus », même si référentiellement il ciblera ultimement le même être réel déjà inclus dans le « nous » précédent (dans lequel le composant *je* était *implicitement* fiable à LR, HC étant un *il* tiers par rapport à la situation de communication, c'est-à-dire délocuté), est très différent d'un *je* qui représenterait un énonciateur se représentant dans son énoncé. On le remarque du reste en comparant l'énoncé à la situation par lui décrite. En effet si l'énoncé dit « Je n'aime plus », c'est que *j'aime*, c'est à dire que j'ai cliqué sur « J'aime » et que *ne plus aimer* est un choix possible. Mais s'il met « J'aime », c'est que je suis dans la situation où *je n'aime pas encore* ou *plus*, c'est à dire que je n'ai pas encore cliqué sur « J'aime » ou que j'ai cliqué sur « Je n'aime plus ». C'est donc tout le contraire d'un énoncé descriptif. À tous égards il fonctionne plutôt comme les requêtes ou les propositions réussies, qui exigent que l'action requise ou proposée ne soit pas déjà effectuée au moment où est proféré l'énoncé. Et précisément, pour cela même peut-être, c'est une proposition. L'énoncé « Je n'aime plus » ne décrit pas une disposition affective de l'usager mais, justement parce qu'il est dépourvu de cette disposition (il a cliqué antérieurement sur *J'aime*), lui propose de la manifester s'il la trouve pertinente.

On voit la différence avec l'énoncé « Vous... aimez ceci », qui est purement descriptif et fonctionne en tandem avec la proposition d'énoncé, c'est-à-dire l'énoncé directif, « Je n'aime plus ». En d'autres termes le pronom de 1^{re} personne de « Je n'aime plus » n'est pas plus actualisé que l'énoncé, il désigne ce locuteur que je serais si je choisisais d'endosser l'énoncé proposé. Par ce biais FB exprime les émotions présentes et offre (à dire ? à éprouver ?) les émotions à venir.

3.2 Tu (et vous)

- 54 On retrouve pour la 2^e personne le même type d'opposition pour que la 1^{re}.
- 55 Dans la négociation d'interface entre FB et l'utilisateur qui est préliminaire à toute communication avec autrui sur le réseau, les occurrences de 2^e personne ciblent l'utilisateur lui-même, exclusivement par un morphème *vous* qui n'est pas un pluriel mais la forme « de politesse » qu'on adresse aux adultes lorsque l'interaction n'est pas intime. C'est dire que la relation établie avec FB (et formatée par FB) est d'emblée de l'ordre du formel, plutôt du côté du public que du décontracté et du privé. Ce ton formel
- 56 Dans les communications effectuées où *je* représente l'utilisateur, *tu* et *vous* (souvent un pluriel) représente le ou les contact(s) en tant que destinataires de l'énoncé. Le soubassement FBien n'apparaît pas. *Je demande à FB de faire dire à l'icône représentant le tenant du profil un énoncé comportant un 'tu' adressé à l'icône représentant tel ou tel contact* apparaît toujours sous la forme simplifiée *je dis X à tu*, dans lequel en outre *je* n'est pas plus nécessaire que *tu*. La présence des icônes à proximité de l'énoncé, comme à l'oral celle des corps à la source des paroles proférées, suffit à camper distinctement les rôles d'émetteur et de destinataire.
- 57 Les *commentaires* des statuts peuvent donner lieu à des échanges à distance dans l'espace et le temps auxquels le regroupement spatial des énoncés sous un même statut confère une allure amicale. À chaque icône se trouve raccordée l'intervention qu'un individu a souhaité faire. En résulte un effet « papotage » au sein d'un petit groupe présenté comme décontracté¹², lequel n'est qu'un groupe d'énoncés et n'a absolument rien d'un groupe de locuteurs. Mais la présentation a tôt fait de le faire oublier (les énoncés suivants sont regroupés sous la photo d'une scrutigère accompagnée d'un commentaire demandant si quelqu'un peut identifier cet « insecte » – qui n'en est pas un mais un arthropode) :

- 58 L'« échange » n'a l'air d'en être un que par la juxtaposition des énoncés, regroupés sur quelques centimètres d'écran et intégralement lisible en une poignée de secondes alors qu'il peut durer beaucoup plus longtemps (en l'occurrence environ huit heures) et que ses participants ne sont pas co-présents. L'effet « tac au tac » qui en résulte est un effet d'interface, effet destiné il est vrai à se projeter sur les petres réels qui s'identifient aux pseudos, aux icônes et aux énonciateurs apparents des énoncés.

3.3 Il (et ils)

- 59 Il n'y a aucun pronom de 3e personne dans les négociations d'interface entre FB et l'utilisateur. Lorsque ces énoncés de réseau mentionnent un tiers, c'est par son pseudonyme s'il fait partie des contacts, par « quelqu'un » lorsqu'il s'agit d'un ou une inconnue, d'où l'effet cocasse de certaines informations sur une vraisemblable communauté de goûts entre tel utilisateur de FB et l'ensemble de ceux et celles qui auront comme lui cliqué sur « J'aime » sous le même lien :

- 60 Toutes les occurrences des pronoms de 3e personne appartiennent aux énoncés revendiqués par un utilisateur (c'est-à-dire, rappelons-le, auxquels FB assigne une source individuelle), que ce soit le tenant du profil ou l'un des ses contacts.
- 61 Classiquement, les *ils* représentent des tiers, et sur cela la double destination n'a aucune incidence (FB dit que X dit « il » présente peu de différence rhétorique avec X dit « il »). Mais il y a un cas d'énallage de personne très fréquent sur le réseau, où le *il* représente un *je* lorsque le tenant d'un énoncé publie un énoncé dans lequel il apparaît à la 3e personne – comme César dans le *Cæsar fecit pontem* cité plus haut :

- 62 On a affaire à un discours qui sémiotiquement intègre icône et texte dans un même énoncé, ce qui permet la reprise pronominale par *il* ; et qui peut-être, par le truchement de ces représentations sémiotiques, se projette dans un soi idéal et stable. Car à la faveur de la présence de l'icône et du nom propre, auxquels leur caractère préalable à toute intervention (sur la page de l'utilisateur une case vide attend à leur côté la parole à publier) semble conférer une existence autonome et stable, l'utilisateur peut choisir de se considérer de l'extérieur avec la même indépendance supposée à sa propre idiosyncrasie que s'il était un observateur extérieur. On est aux antipodes de l'intime qui se projetterait indûment au dehors : ce sont au contraire les représentations externes qui phagocytent l'expression intime. Si FB permet l'extimité, ce n'est pas principalement ou pas seulement sous la forme d'une intimité qui se dévoilerait dans l'espace public, mais plutôt ou aussi sous la forme de catégories publiques qui sont intériorisées pour construire l'intime. Dans la même lignée on peut se demander si les émotions exprimées n'émanent pas tant du sujet qu'elles n'émanent de FB, le sujet n'étant alors qu'un relais, dans une petite inversion de la situation communicative où le relais caché, c'est FB. FB serait alors fondamentalement factitif.

4. L'extimité de FB : conclusions

4.1 La distance à soi

- 63 Qui suis-je ? Qu'éprouvé-je ? Qui me parle ? C'est généralement les icônes qui le disent, sans que les modalités de cette attribution apparaissent jamais à la surface du discours et qu'il n'y soit jamais question de relais. FB garantit que les avatars représentés par les icônes correspondent à des personnes réelles qui tiennent les énoncés constituant les échanges en réseau et éprouvent les émotions qui y sont reliées ou y sont dites. Cela concerne aussi les actions et attitudes comme publier et aimer. La structure de la vie apparente sur FB est bien *Caesar fecit pontem*, pour *César fit faire un pont* : *X aime Y*, *X a partagé tel lien*, c'est toujours *X fait dire à FB qu'il aime Y*, au nom de *X FB a partagé tel lien*. Cette distance à soi, sur le plan de émotions, est un préalable de la coagulation : avec son célèbre « j'aime », FB propose au sujet une manière préformatée, facile à exprimer et sans doute aussi à endosser, d'être adéquat à lui-même en « likant ». Quant aux

échanges, autre pivot de la vie par FB, leur structure d'écrasement spatial qui évacue les fortes disjonctions temporelles produit un effet de décontraction relationnelle avec autrui qui est la même pour tout le monde, des plus introvertis aux plus extravertis, des plus isolés aux plus sociaux : car sur FB, devient réalisé officiellement tout ce qui est relié à ce qui s'exprime. Ce qui est officieux pose certes un problème, mais plus lointain. À la limite l'extime devient une condition de l'intime. Cette délégation est pour ainsi dire constitutive du réseau. Tous les usagers y sont habitués à accepter ou à refuser que telle application particulière publie en leur nom – ce qui fait sans doute diversion par rapport au fait que le comportement primordial en réseau, se représenter aux autres et leur parler, est toujours médiatisé par FB. L'écran au contraire favorise une illusion d'immédiateté puisque seuls apparaissent un énoncé et une icône. C'est en somme l'icône qui parle – voire qui agit, lorsque l'énoncé décrit ce que fait celui ou celle qui est censé/e le tenir. Ce maximum d'intégration, et en même temps cette fantasmagorie d'une coagulation énonciative entre énoncés et personnes, sous-tend les énoncés iconotextuels où l'icône et le nom propre écrit viennent jouer le rôle de sujet grammatical dans une phrase linguistiquement réduite à un syntagme verbal.

- 64 Au niveau immédiatement supérieur de l'échange, et plus encore au niveau englobant du réseau qui rend accessible tout échange, le dialogue noué entre icônes joue comme interaction entre corps. Une visite sur FB est aussi prometteuse qu'une sortie en ville (« une ville est un milieu humain dans lequel des inconnus se rencontrent », dit Sennett *op. cit.* : 42), voire plus prometteuse puisque cette ville sans frontières s'étend au monde entier sans exiger aucun effort de locomotion (vertu ubiquitaire des échanges en réseau) ni aucune sélection spatiale partitionnant les chances d'interaction (car dans l'espace concret si je suis ici, je ne suis pas là). FB amplifie l'empan émotif total de chaque usager, auquel il offre une envergure identitaire démesurée.
- 65 Plus que d'un espace privé dans lequel il peut y avoir effraction, FB aurait plutôt tous les traits d'un espace public où l'intimité peut être déplacée (en deux sens d'ailleurs, *déplacée* /inappropriée/ et *déplacée* /transportée/ – deux sens dont le premier, s'il est vécu comme tel, représente une résistance à FB et ne peut durablement s'y installer. Sur FB seul le second sens est viable).
- 66 Ce que montre l'étude c'est que la configuration de FB est doublement publique : d'une part l'identité et les actions qui y sont possibles sont constitutivement sémiotiques et toutes leurs réalisations sont discursives ; d'autre part la possibilité d'échanges avec des inconnus quitte la sphère privée et ouvre ce que Sennett appellerait un espace public investi collectivement (on pourrait avancer que les réseaux sociaux ont la capacité d'offrir une planche de salut pour échapper aux « tyrannies de l'intimité »). L'extime, ou l'intimité exposée, ne serait pas une conséquence inéluctable des réseaux, mais un usage résultant d'une confusion de cet espace public avec un espace privé – autorisant sous forme de « partages », et ni plus ni moins que la rue, les exhibitions personnelles les plus pénalisantes ; mais ouvrant en compensation, avec un espace public à investir, des possibilités qu'on pouvait croire disparues d'adopter des rôles collectifs.

4. 2 L'illusion d'oralité

- 67 Suggérons qu'en ouvrant cet espace public FB joue aussi sur des désirs, voire des pulsions contrariées, attachés à l'intimité.

- 68 Notre corpus très sage, et dont on peut aussi se dire qu'il est de surcroît filtré par la perspective d'être matière à théorie, montre assez peu d'exemples d'ouverture à autrui de domaines intimes du moi ; mais cette ouverture est sollicitée par l'appel constant à la mise en œuvre des sentiments, ne serait-ce – de façon certes légère mais omniprésente – qu'avec l'action sentimentale par excellence, « aimer » (« liker »), qui par synecdoque de l'espèce pour le genre met en branle, pour ce qui n'est apparemment qu'un simple acquiescement, la fibre sentimentale au complet. De manière générale la présence visible des pseudos, la juxtaposition des icônes, l'exposition possible au regard d'autrui d'aspects visuels de soi, ne peuvent pas ne pas évoquer comme c'est leur rôle dans les tchats sur les sites de rencontre une disponibilité idéale des corps les uns aux autres dans un échange en face à face.
- 69 La promptitude des réponses, sans apporter à l'échange aucun caractère interactif, favorise également l'impression de se trouver dans un bien-être relationnel vif correspondant à ce qu'on attend idéalement de l'oral. S'y ajoute un effet de genre, du fait d'une impression de « familiarité » (« chute diastématique » mais gain relationnel) imputable à la fois à l'esprit d'à propos mais aussi au relâchement stylistique qui peuvent être des conséquences secondaires de la promptitude, et sont associés à ce qu'on tient (bien à tort) pour typique de l'oral.
- 70 Effet de genre encore, les échanges sur FB sont des échanges dits « ouverts », comme sont habituellement certains genres de l'oral tels que les interactions en voiture ou les échanges perlés¹³ à la maison, dans lesquels il ne se pratique aucune formule d'ouverture (appels, salutations, excuses...) en début de séquence interne. Lorsqu'on intervient en commentaire sur les posts de quelqu'un d'autre, même d'un/e inconnu/e, on le fait sans se présenter ni dire bonjour. On signale même son manque d'expérience (et donc, éthiquement, sa ringardise) en écrivant des « salut en passant ! » en commentant un post, en inaugurant son énoncé par « bonjour ! » ou en le concluant par « à bientôt j'espère ! ». Les échanges FB sont donc analogues, non pas à toute interaction orale, mais à des interactions suivies, en cours.
- 71 On est dans un bain relationnel, dans ce que souvent les échanges oraux promettent sans le donner : les corps, et l'urbanité. Insidieusement, FB est peut-être une sorte de réseau factifif : en proposant ses services pour s'afficher, il fait faire et être. La question des émotions exprimées s'y pose différemment : la différence entre dire qu'on éprouve et éprouver, déjà délicate mais encore maîtrisable, est remplacée par celle qu'il y a entre faire dire qu'on éprouve et éprouver. Cette différence est autrement épineuse, surtout avec le maintien de la première : si l'on n'éprouve pas, pourquoi faire dire qu'on éprouve ? Il y a aussi le fait que le relais FB soit autre que l'utilisateur le place dans une situation communicative inédite puisqu'il devient destinataire de ses propres énoncés au moment où, en s'exprimant par FB, ils lui échappent. Ce fait est difficilement étudiable (par définition il peut affecter tout énoncé sans que l'on soit jamais sûr qu'il le fasse) mais il est peut-être crucial. Le résultat de la distance à soir c'est la réification, le sujet qui devient objet, ses émotions qui deviennent des propriétés d'objet et non des expériences labiles, tout son être qui affiché et figé devient apparemment docile à un contrôle par soi : espoir de maîtrise de soi. FB, grâce à la fois à son efficacité et à sa transparence (c'est le parfait domestique), tient le sujet en laisse autant qu'il semble lui permettre le vagabondage.

BIBLIOGRAPHIE

- AQUIN, M. et MOLINIÉ, G., 1999, *Dictionnaire de rhétorique et de poétique*, La Pochothèque, Paris, Librairie générale française.
- BENVENISTE, É., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- CARDON, D., 2010, « Pourquoi l'internet n'a-t-il pas changé la politique ? » <http://www.internetactu.net/2010/10/07/dominique-cardon-pourquoi-linternet-na-t-il-pas-change-la-politique/>
- CHANAY, H. de, COLAS-BLAISE, M. et LE GUERN, O., 2013, *Dire/monttrer : au cœur du sens*, Presses universitaires de Savoie.
- DEVELOTTÉ, Ch., KERN, R. et LAMY M.-N., 2011, *Décrire la conversation en ligne, Le face à face distanciel*, Lyon, ENS Éditions.
- GEORGES, F., 2008 « L'identité numérique dans le web 2.0 ». Le mensuel de l'Université n° 27. Juin 2008. (En ligne http://fannygeorges.free.fr/doc/georgesf_mensueluniversite.pdf)
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1977, *La connotation*, Lyon, Presses Universitaires.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1980, *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1990, *Les Interactions verbales*, I, Paris, Armand Colin.
- MERZEAU, L., 2013, Identité numérique : des empreintes à la présence, URL : <http://fr.slideshare.net/DocRouen/louise-merzeau-identit-numrique-des-empreintes-la-prsence>
- MERZEAU, L., 2014a, "Identity commons : du marquage au partage", In Alexandre COUTANT et Thomas STENGER (dir.), *Identités numériques*, L'Harmattan, 2014, p. 35-49.
- MERZEAU, L., 2014b, « De la trace à la présence : (re)construction de l'identité sur les réseaux, mention en ligne : <http://merzeau.net/de-la-trace-a-la-presence/>
- MEUNIER, D et ROSIER, L., 2012, « La langue qui fâche : quand la norme qui lâche suscite l'insulte », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8, URL : <http://aad.revues.org/1285>
- NORÉN, C., 2004. *Le discours écrit représenté à l'oral comme stratégie argumentative*. Lassen, I., STRUNCK, J. et VESTERGAARD, T. (red.), *Genres et rhétorique des discours médiatiques*. Ålborg : Aalborg University Press. 89-106.
- PEREA, F., 2003, *Je & les autres. Les masques de la personne*, Paris, L'Harmattan.
- ROSIER, L., 2015, « L'éthos sur Facebook : de l'interaction à l'autofiction », dans Johannes Angermüller et Gilles Philippe, dir., *Analyse du discours et dispositifs d'énonciation. Autour des travaux de Dominique Maingueneau*, Limoges, Lambert-Lucas, 2015, 293-303.
- ROSIER, L., 2015, « L'éthos sur Facebook : l'autofiction en interaction », dans Jousset, P. (ed), *L'homme dans le style et réciproquement*, Presses de l'Université d'Aix, 176-195.
- SENNETT R., 1979, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Le Seuil.
- SIESS, J. et VALENCY, G., 2004, *La double adresse*, <http://praxematique.revues.org/2171>
- TISSERON, S., 2002, *L'intimité surexposée*, Paris, Hachette.
- TRAVERSO, V., 1996, *La conversation familière*, Lyon, PUL.

NOTES

1. <http://www.internetactu.net/2010/10/07/dominique-cardon-pourquoi-linternet-na-t-il-pas-change-la-politique/>
2. Au point que Kerbrat-Orecchioni parle même d'un « syndrome Sacha Guitry » (1990, 191).
3. Ce « principe » admet toutefois de très nombreuses exceptions.
4. Chez Benveniste (1966 : 277-285) la notion a un tout autre sens et s'applique aux verbes qui dérivent d'un discours direct (par exemple remercier à partir de dire « merci »).
5. En un sens non théâtral mais courant (« parler en semblant ne s'adresser précisément à personne », dit le *Petit Robert* – d'où l'oxymore de l'expression « monologue destiné » : c'est un monologue du point de vue de la destination prétendue, mais il est « destiné » du point de vue des récepteurs réels).
6. Le son peut intervenir en sus, lorsque sont postées des vidéos ou simplement des morceaux de musique. Mais il s'agit de sons « cités ». Il n'y a jamais de présence dans le message de la situation d'encodage.
7. Sont également privées les tractations d'interface préalables à l'utilisation du réseau, qu'on peut considérer comme des communications entre FB et l'utilisateur. L'adresse en ce cas est simple (« Quelle est votre situation amoureuse ? », « Contactez vos amis ») mais on est dans un autre type de négociation et de communication, activités peut-être déterminantes dans la définition identitaire, mais dont toute trace disparaît dans l'expression identitaire et par conséquent dans l'éthos.
8. Ladite « confidentialité » est moins une opération de préservation du privé qu'une redéfinition précise du territoire public partagé et indéfini pour en faire « son » public. C'est en fait une sélection de destinataires de l'action de publier. C'est le pôle public qui est au centre des réglages, non le pôle privé.
9. Ou, pour le dire beaucoup trop hâtivement, il est manifeste mais non manifesté. Voir Chanay *et al.* (2013) pour une présentation approfondie.
10. Condition transcendentale au sens kantien, donc.
11. Par le « nous linguistes ». Mais l'énoncé de LR cible aussi HC et AA comme interlocuteurs privilégiés, parce que l'usage de liens hypertexte pour leurs noms aura pour effet d'afficher la publication de LR directement sur leurs murs.
12. Mais pas forcément aimable. Toutefois cette option est privilégiée par le surveillant FB qui ne tolère pas l'agressivité trop marquée mais est moins regardant envers les émotions positives de l'amabilité à but non ouvertement sexuel. Sur ce plan la censure facebookienne n'est absolument pas innovante, au contraire elle est la même que celle de toutes les institutions, ce qui est normal puisque les limites de la légalité en matière d'expression publique régissent légalement toutes les institutions.
13. Que l'on dit aussi « endémiques » (Traverso 1996 : 193).

RÉSUMÉS

Selon R. Sennett dans *Les tyrannies de l'intimité* (1979), les sociétés contemporaines sont malades du repli de leurs membres sur l'espace privé, sur l'intimité, sur leur moi dont les névroses tournent à vide. Conséquence sur les émotions : elles sont refoulées et tournées vers soi, d'où même le surgissement de ces névroses et in fine et entre autres celle de la psychanalyse. On peut

se demander si cette lancée XIXe rappelée à gros traits ne serait actuellement en phase de volte-face ou même interrompue. En effet l'apparition et le succès des réseaux sociaux il y a déjà plusieurs années amènent tout naturellement à chercher si leur faveur résulte d'un pas supplémentaire dans cette direction du moi horizon unique du sujet (les réseaux seraient essentiellement « narcissiques ») ou si, au contraire, ils représentent une échappée dans cette dérive et plus généralement seraient l'indice de la construction d'un nouveau type de lien social —et donc d'une nouvelle manière, pour les sujets, d'être des sujets. C'est cette question que nous entendons aborder en nous penchant sur les représentations de l'identité sur le réseau social Facebook et, via ces représentations, sur les émotions liées à ces identités discursivement construites ou contradictoires avec elles. A partir de la distribution des pronoms personnels, marqueurs linguistiques de l'identité, notre hypothèse est que FB est un réseau factitif : en proposant ses services pour s'afficher, il fait faire et être. La question des émotions exprimées s'y pose différemment : la différence entre dire qu'on éprouve et éprouver, déjà délicate mais encore maîtrisable, est remplacée par celle qu'il y a entre faire dire qu'on éprouve et éprouver.

According to R. Sennett in *Les tyrannies de l'intimité* (1979), contemporary societies are sick because people are more and more inclined to withdraw into themselves, creating their own private bubble where their neuroses loop endlessly. As a consequence, emotions get repressed and are turned inwards leading to a generalization of these same neuroses and ultimately, to the emergence of psychoanalysis (amongst other trends). It is a legitimate question to ask whether this 19th and 20th century phenomenon isn't currently turning around. On the one hand, the emergence and development of social media over the last few years has lead us to wonder whether their success results from an extra step towards fierce individualism (social media being essentially 'narcissistic'). On the other, they could be seen as the key towards a new type of social link - and therefore a new way for subjects, to 'be' subjects. We tackle this question by looking at representations of identity on Facebook. Through these representations, we aim to highlight the emotions linked to (or in contradiction with) the discursive identities displayed. Based on the analysis of the distribution of personal pronouns as linguistic markers of identity, our hypothesis is that Facebook is a factitive network: by offering its self-display services, it makes us 'do' and makes us 'be'. The question of expressed emotions is asked differently: the difference between 'saying we feel' and 'feeling' (already an intricate albeit still manageable difference) is replaced by the difference between 'making you say you feel' and 'feeling'.

INDEX

Keywords : Digital identity, emotion, extimacy, Facebook, personne, social media

Mots-clés : émotion, extimité, Identité numérique, personne, réseau social FB

AUTEURS

HUGUES CONSTANTIN DE CHANAY

ICAR (Interactions, Corpus, Apprentissage, Représentations) UMR 5191 Cnrs & Université Lyon 2

LAURENCE ROSIER

LaDisco (Langues et discours) Université libre de Bruxelles